



Sainte Mériem
Livre IX

Déjà publiés :

- Le su d'Hélène (Bookelis)
- Sandarana et autres nouvelles (Bookelis)
- L'envol du cœur d'Agathe (Bookelis)
- Dialogues avec Cécile (Bookelis)
- Chloé, mais en mieux (Bookelis)
- Une déesse moderne (Bookelis)
- Survivre à Grunebarre (Bookelis)
- La Nunuche de Néo-Laon (Bookelis)
- Danses du futur (Bookelis)
- Seul au milieu (Bookelis)
- Bonnes raisons... mauvaises actions (Bookelis)

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Copyright Amanda Louise

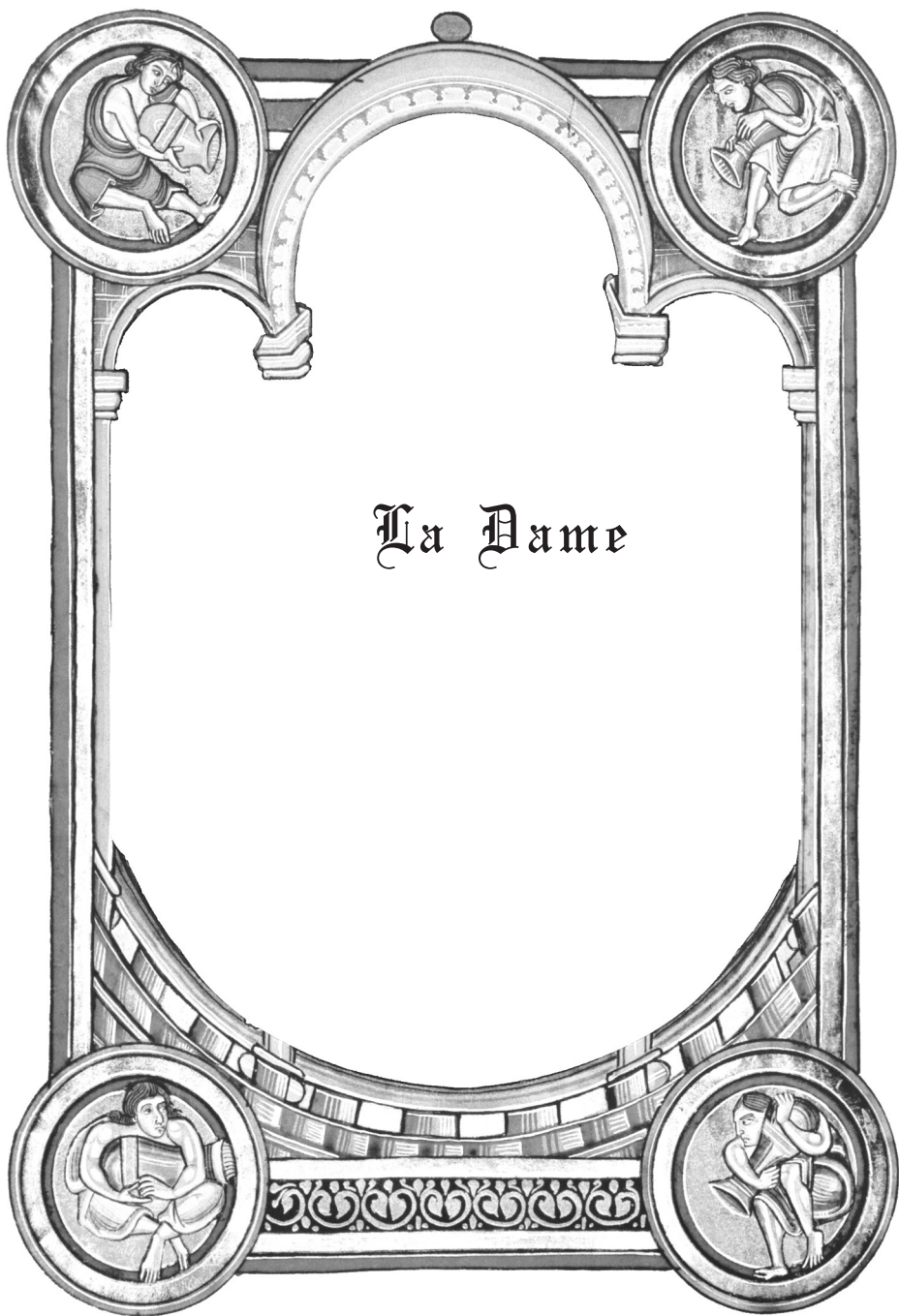
ISBN : 979-10-359-5389-8

© Amanda Louise

amanda.louise@gmx.fr

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.



La Dame

La Dame

La Dame



lothilde avait encore ce goût amer de cauchemar quand Blandine lui demanda parlance ; ce qu'elle ne pouvait par refuser en dépit de cette nuit étrange.

– Ma reine, vous allez certainement repartir en tournée prochainement comme vous le faites après chaque Clothialde.

– Oui, Blandine.

– Ma reine, j'ai une supplique à vous présenter.

– Annonce, ma chère cheffe de mes juges.

– Depuis le temps que vous œuvrez pour imposer vos lois, ma reine, nous avons maintenant des juges dans toutes les régions et ce sont des juges bien formés.

– Il est vrai.

– Alors, il est inutile que nous vous accompagnions dans votre tournée. Je voudrais vous proposer une nouvelle façon.

– Je t'écoute.

– Je vais constituer un groupe de jeunes juges qui feront les vérifications. Ils me rapporteront et au besoin je vous missiverai. Il n'est plus temps de pendre les maris violents et les pères abusifs sur ordre de la reine mais sur ordre de vos juges.

– Je comprends ce que tu veux faire. Mais j'aime bien savoir ce que font mes juges. Je veux que tu me trouves un moyen pour que je sache ce que font mes juges. Ton idée de groupe de juges me plaît bien, mais j'aimerais que tu viennes avec moi pour me dire dans chaque région ce qui s'y passe.

– C'est très juste, ma reine. Mais je suis fatigué de ces tournées. Je n'ai pas votre santé et...

Sainte Mériem

– Et ?

– Je suis marié, je reste votre juge, mais je suis si bien ici au Pallac-trie avec mon mari. C’est à vous que je le dois, ma reine.

– Je comprends, Blandine. Tu m’as toujours fidèlement servie. Tu mérites d’être heureuse. Mais tu devras t’arranger avec mes tournées.

– Ma reine, je ne vous l’ai jamais assez dit. Je vous dois tout. Je n’ose pas imaginer la vie que j’aurais eue sans vous...

– Alors n’imagine pas. Je veux seulement qu’avant et après mes tournées tu me dises ce que tu as trouvé.

– Ma reine, je ferai tout ce que vous me demanderez.

– Je voudrais qu’une fois par an, tu vérifies en mon nom chez mes gouverneurs comment se passent les jugements, s’ils sont équilibrés, si les femmes sont bien défendues, si les juges sont intègres et s’ils vont suffisamment dans les campagnes.

– Ma reine...

– Mais tu iras à la vitesse qui te convient et tu pourras te faire accompagner de ton Isnard. J’aimerais que chaque région soit visitée au moins une fois tous les trois ans. Pour les régions importantes.

– Ma reine, voilà qui me comble. Je ferai exactement ce que vous voulez.

– Bien.

L’idée de Blandine était bonne ; pour elle qui n’aimait pas s’encombrer de monde, que ses juges, ses contrôleurs et ses médecins parcourent sa Bactrie sans elle et qu’ils viennent la voir avec l’important qu’ils avaient découvert. Il lui restait une semaine pour mettre son idée en musique. À commencer par : qui est-ce qui est important ? que devait-elle savoir ?

Clothilde s’étonna de ne s’être jamais posé la question. À ses débuts,

elle avait eu envie de tout savoir et comme il n'y avait que des questions pressantes, elle s'y intéressait les unes à la suite des autres. Alors, qui est-ce qui était important ? Ce qui était nouveau, était qu'elle se pose la question. Et le mieux, se dit-elle était encore de laisser ses ministres décider.

Elle décida donc de réunir un Conseil de la Reine : Madelon, Tchandie, Blandine, Isnard, Hermione, Alba, Foulque, Maurin, Cibelline, Bougrin, Tassin, Nectaire, Parvie, Arsine, Donno, Sandrine, Maclou, Isidore et le père Grégoire – pour faire plaisir au nouvel archevêque et pour faire bonne mesure : plus il y avait de fous ! À Gustin de lui réunir tout ce beau monde. Et comme spectateur le petit Cilien.

Clothilde ne pouvait penser à lui sans se souvenir de Gisèle : si elle devait ses nombreuses réussites à quelqu'un, c'était bien à Gisèle, après elle-même bien sûr, mais à Gisèle juste après, puis Rosemonde, puis d'autres, mais à Gisèle en premier, chère Gisèle, que ne donnerait-elle pour l'entendre encore prononcer ses gnongnons avec sa voix tendrement indignée et profondément concernée ; car Gisèle était Gisèle, la compagne de son enfant, sa maîtresse d'armes – elle avait été bien plus forte qu'elle à ses débuts –, sa préceptrice, sa conteuse de la Bactrie – les Zabards ! la Taqulame ! la Brabie ! Dessan ! et les autres –, sa garde sur le chemin de Maliarine, sa ministre au Fontenil, sa générale dans les Terres de Zumo, sa comtesse de Risle et en plus de toutes ces si belles heures passées avec elle, sa sœur ! Clothilde se demanda une fois de plus pourquoi Gisèle ne s'était pas confiée plus tôt, pourquoi elle avait dû lui arracher ce secret et ce qu'elle aurait fait si elle l'avait su, ce qu'elle aurait dû faire pour sa grande sœur : elle ne savait pas !

En entrant dans la salle du trône, Clothilde vit tous ses ministres rassemblés et à les voir, elle eut chaud au cœur : elle voyait des gens dévoués qui la comprenaient, elle se sentit en confiance. Elle prit une voix enjouée qui lui était rare :

Sainte Mériem

– Mes amis, je vais commencer par une bonne nouvelle, ce qui n'est pas dans mes habitudes, ce n'est pas que j'aime les mauvaises nouvelles, mais bizarrement, ce sont celles-là que j'entends ou que je lis dans mes missives. Mes amis, nous avons accompli de grandes choses jusqu'ici. Tout ce que je voulais est maintenant bien ordonné chez les gouverneurs. Il reste seulement à s'assurer que les mauvaises habitudes ne reviennent pas. Je vais poursuivre mes tournées dans mes régions. Je vais continuer de vérifier que mes gouverneurs travaillent comme je le veux. Pour beaucoup, je n'ai pas de doute et pour les autres, je vais être bien attentive. Pendant ce temps, vous tous, ici à Pallilnie, allez remplir votre office pour que mon royaume soit un vrai royaume et non plus une somme de régions disparates. Alors, je pourrai me permettre de faire une tournée dans mes terres de Brabie, cette tournée que je me promets depuis que je l'ai quittée, depuis que je suis montée sur ce trône-ci, depuis dix ans. Mais revenons à la prochaine tournée, qui sera dans mes régions du sud.

Clothilde se sentait presque d'humeur badine :

– Poussée par l'idée d'éviter de participer à cette tournée, Blandine d'Eutapia ma cheffe des juges, m'a rappelé une idée que j'avais initiée à Maliarine avec mon amie Clervie : former un corps de juges-contrôleurs pour s'assurer que les jugements sont conformes aux lois et au besoin donner une autre chance aux plaignantes. Merci Blandine pour ressortir cette vieille et bonne idée !

– À votre service, ma reine, répondit Blandine en saluant timidement.

– Et cette excellente idée, je souhaite l'appliquer aussi aux médecins et aux contrôleurs. Ainsi, vous pourrez aller plus dans le détail qu'en me suivant un jour par-ci, un jour par-là en creusant là où votre flair vous guide. Je vous laisse le soin de me trouver les mauvaises nouvelles, celle dont je parlais dans mon début et de me dire les impor-

tantes. Après, je verrai comment en parler à mes gouverneurs. À moins d'un nouveau Sommet de mes gouverneurs, ce qui voudrait sans doute dire que nous aurons à affronter une nouvelle crise, je ne les vois qu'une fois par an. Alors qu'avec plus de contrôleurs, nous aurons plus d'avancées dans mes régions. Je sais qu'Hermione y a bien pensé, parce que bientôt, elle ne voudra plus penser qu'à être avec son époux. Et elle a bien raison. Donc Maurin comment vas-tu faire ?

– Ma reine, je dois pouvoir le faire. Il se trouve que vos gouverneurs gouvernent de mieux en mieux. Et conséquemment tous les nobles qui ponnardiaient dans les châteaux voient leurs allocations de pécuniaire se réduire voire être supprimées. C'est certainement grâce à l'action des gouverneurs mais aussi grâce aux conseils de mes contrôleurs.

– Certainement, mais quel rapport avec les nobles ponnardieux ?

– J'y arrive, ma reine. Certains de ces nobles plutôt que de se morfondre sans revenus sont venus me demander du service.

– Bien.

– J'ai beaucoup de candidats pour aller contrôler les autres. C'est une occupation qui semble avoir l'heur de leur plaire. Je vais faire le tri pour garder les capables et rejeter les autres. Déjà aujourd'hui, j'ai des contrôleurs expérimentés et j'espère que demain j'en aurais une armée.

– Bien.

– À dire vrai, il n'y a que la Brabie qui n'envoie personne.

– Ah ?

– Oui, ma reine, le duc Théodore sait garder ses forces pour son duché.

– C'est bien ma Brabie ! Mais je veux qu'elle soit contrôlée, elle aussi !

– Naturellement, ma reine. Je vous promets que nous allons peigner votre royaume bien dru pour qu'aucun manquement ne vous soit caché.

Sainte Mériem

Vous recevrez la redevance pleine et entière qui vous est due.

– Bien. Ma chère Hermione, toi aussi je ne vais plus t'imposer de me suivre loin du Pallactrie.

– Je vous en remercie, ma reine. C'est une nouvelle que j'apprécie et mon mari l'appréciera également. Il n'y a que vous pour endurer autant de déplacement chaque année. Vous avez une détermination sans faille. Je vous admire infiniment rien pour tout ce courage.

– Bien.

– Pour revenir à vos médecins, ma reine, la situation est encore compliquée. Nous n'avons pas assez de médecins dans nos régions. Je dirais qu'il nous faut encore dix années d'efforts pour que nos régions soient bien pourvues. L'université de Maliarine bien produit de bons médecins ; celle de Schillerlein aussi, quoique dans une moindre mesure. Et je ne connais aucun de nos médecins qui auront envie de passer autant de journées sur les routes.

– Là, je ne peux pas dire bien !

– Non, ma reine et j'en suis désolée. Pour le moment, je ne peux que faire confiance aux médecins des régions.

– Faire confiance ? Ce n'est pas trop ma façon, ma chère.

L'assistance ne put s'empêcher de sourire : non, ce n'était pas trop la façon de leur reine !

– Alors, que faire ? redemanda Clothilde.

– Ma reine, je ne sais pas, dit Hermione en baissant la tête, comme prise en faute.

– Tu n'es pas responsable, le métier de médecin est d'un apprentissage difficile, tu es la première à le savoir. Beaucoup l'acquièrent pour le prestige et non pour la mission. Contrairement à toi. En plus nous n'avons pas beaucoup de médecines.

La Dame

- En effet, ma reine.
- C’est triste. Cibelline, je veux que la moindre femme un peu habile et maligne que tu reçois dans ta belle Chanoinerie...
- La vôtre, ma reine.
- Je veux qu’elle puisse suivre des études de médecineuse, même un peu réduites. Avec l’accord de Hermione, bien sûr. Mon Trésor paiera.
- Ma reine, dit Cibelline, celles que je reçois ne savent ni le lire, ni le compter et encore moins l’écrire.
- Donno leur apprendra si elles sont encore assez jeunes et décidées. Au besoin je lui prête Madelon de temps à autre quand elle n’est pas en déplacement avec moi.
- Madelon me sera d’une aide inappréciable, ma reine, dit Donno, pour convaincre ces jeunes femmes à se mettre à étudier. Ce n’est pas qu’elles ne soient pas capables d’étudier, c’est qu’elles n’ont jamais pensé qu’elles le pouvaient. Il fallait une volonté de fer à dame Madelon pour apprendre aussi vite et aussi bien qu’elle l’a fait.
- Je vais en parler à Séraphin. Il y a dans les monastères des nonnes éduquées. Qu’elles passent un peu de temps en prières, je veux bien, mais toute leur vie, c’est une grande doliance pour mon royaume.
- L’assistance qui connaissait bien le mépris de leur reine pour les contemplatifs se retint de commenter.
- Bien, conclut Clothilde. Faisons déjà tout ce dont nous avons parlé et espérons que Dieu nous aide à soigner mes sujets, et jettes !
- Un autre jour, elle déjeuna avec Cilien :
- Mon petit Cilien, j’ai pensé à un labeur pour toi. Rien de facile, je t’assure.
- Ma reine, je mets toutes les forces de ma jeunesse au service de votre royaume.

Sainte Mériem

– Je suis allée dans toutes les régions de ma Bactrie, dans les capitales, les bourgades et de nombreux villages. Mais il y a une région où je ne me suis jamais rendue, ce sont mes Guyennes. Tchandie que j’ai envoyée là-bas après la Grande Froidure m’a dit que tous les habitants y étaient morts. C’est malheureusement sans doute toujours la vérité. Mais il restait des pêcheurs au bord de la mer. Je veux que tu ailles dans mes Guyennes. Je veux que tu me dises comment je peux être utile à ses sujets et comment ils peuvent m’être utiles. Nous manquons de paysans dans mon Cœur-de-Bactrie, résultat de la Froidure, ceux qui veulent venir sont les bienvenus. Je partirais bientôt quelques mois dans le Sud, une habitude que j’ai prise. J’aimerais bien qu’à mon retour tu me dises ce que je dois faire de ces terres.

– Je vous le dirai, ma reine.

– Ce sont des terres désolées, prends des vivres avec toi et quelques serviteurs si tu en ressens le besoin. Isidore de Lispa, mon argentier dédié aux dépenses spéciales te fournira en pécuniaire, mais là où tu vas, tu n’en auras pas beaucoup l’utilité.

– Ma reine, je vous remercie.

– Pour les autres demandes, parle à Madelon, elle a toute ma confiance.

– Qui ne sait au Pallactrie, que dame Madelon est une servante aussi unique que notre reine est unique ? Je l’ai appris dès le premier jour.

Elle invita Séraphin à déjeuner et spécialement pour lui se fit passer une de ces extravagantes robes de cérémonie ceinte de Mériem à sa gauche toute luisante de son argenté maléfique :

– Séraphin, j’ai été très émue par ton prêche de fin de Clothialde. J’espère que tu ne crois plus que les miracles de sainte Mériem ne sont que des simulacres.

– Autant, ma reine, autant en une semaine, c’est incroyable. J’ai

écrit dès le soir à Sa Sainteté au Tirroulan. Je ne croyais pas quand Milé-dar disait que vous aviez la grâce de Dieu sur vous, mais comment ne pas le croire après tant de miracles ? L'archevêque Loÿs m'a aussi mis-sivé que dès que sa chapelle dédiée à la Sainte avait été consacrée, sainte Mériem s'était manifestée en guérissant des aveugles et des paralytiques.

– Je suis heureuse de ta passion, Séraphin, car j'ai une nouvelle demande. Elle ne va pas te plaire.

– Depuis quand, ma reine, vous préoccupez-vous de ce qui me plaît ?

– Il est vrai que je ne m'en préoccupe pas du tout. C'était seulement pour te prévenir. Pour que tu évites de me la refuser sans prendre le temps de réfléchir.

– J'ai appris le prix à payer pour chacun de mes refus, ma reine.

– Bien.

– Je tremble à l'idée que vous me fassiez une autre demande.

– Bien. Tremble et accepte.

Elle prit son temps ; Séraphin devait déjà tourner son acceptation sept fois dans sa bouche.

– Ma Bactrie manque de médecins et plus encore de médecineuses. Or dans tes couvents, il y a des nonnes, éduquées, habiles et dévouées, qui seraient plus utiles à ma Bactrie comme médecineuses qu'à se morfondre en prières. Peut-être pas toutes les nonnes, ajouta-t-elle pour adoucir la demande.

– Mais si elles se sont consacrées à la prière, ma reine...

– Soigner son prochain est une sorte de prière.

– Il est vrai, admit un Séraphin embarrassé.

– Si les soins sont pour le malade et non pour son propre prestige.

Sainte Mériem

- C'est tout à fait vrai, fit Séraphin de plus en plus embarrassé.
- Une attitude bien propre à de nombreuses nonnes.
- Ma reine, dites-moi ce que je dois approuver.
- Un échange, Séraphin, un échange. Tu me donnes tes nonnes, moi je les éduque et tous les deux nous sauvons des vies. Comment peux-tu viser à sauver des âmes dans des corps malades ? ou morts ?

Séraphin ne tourna pas sa langue sept fois dans sa bouche, pas même une fois :

– Ma reine, vous êtes impossible. Je ne dis plus que vous êtes implacable, tout le monde le sait. Mais à ce point ! C'est impossible. Ne voyez-vous pas que tous mes collègues, tous les religieux seront contre votre demande ? Et ma conscience aussi, je l'ajoute en toute modestie.

- Séraphin, je ne peux pas reculer.
- C'est que vous ne voulez pas, ma reine.
- Je pense à toutes ces femmes qui meurent en couches ou à l'enfantement, comme mes amies Clervie ou Elvide ou Gisèle, je pense à toutes ces femmes que la violence de leurs hommes mutile et détruit, je pense à toutes ces maladies qui les défigurent et les tuent, n'y penses-tu pas, Séraphin ?

- Bien sûr que je suis triste pour elles, mais...
- Mais rien ! rien, Séraphin ! rien ! ne te réfugie pas derrière le salut des âmes pour éviter de te soucier de la santé des corps. Je veux un dixième de toutes tes nonnes. Voilà ce que j'ai décidé. Je commencerai par le Cœur-de-Bactrie.

– Et qui fera ce travail de destruction, ma reine Clothilde ?

Sa voix offensée avait pris une note sarcastique.

- Soline, laissa tomber nuement Clothilde.
- Soline, la déconsacrée ? Lors de mon passage au couvent Sainte-

La Dame

Clothilde, que n'ai-je entendu parler d'elle ! Une réprouvée, dont les péchés étaient si horribles qu'ils ne pouvaient être pardonnés que de Dieu.

– Des péchés que j'ai moi-même commis avec beaucoup de plaisir.

– Oui, ma reine, nous le savons bien, mais vous êtes la puissante reine Clothilde et la protectrice de sainte Mériem. Il n'y a pas de comparaison possible. Et puis, vous n'êtes pas nonne.

– Dieu m'a épargné ce supplice.

– Ne vous moquez pas de ces vocations.

– Bien. Ce sera Soline, seule avec son tact et sa grâce et sa bonté. Ou ce sont mes combattantes d'Anindamoukoul.

– Des impies, ma reine !

– De braves combattantes, valeureuses, dévouées, dont le sort a déjà été déjà trop durement éprouvé.

– Des incroyantes !

– Dont beaucoup ont embrassé notre religion, Séraphin !

– Des combattantes qui vous doivent tout !

– Non, l'archevêque, des combattantes qui doivent tout à sainte Mériem. C'est elle qui a voulu la fin de l'esclavage. Ne médit pas des mérites de ma sainte !

– Ma reine, ne nous imposez pas cette nouvelle épreuve.

– Je te laisse un jour, l'archevêque, dit Clothilde d'une voix soudainement dure, comme sortie d'un froid fin fond de garbouil. Demain, nous déjeunerons avec Soline et nous verrons comment donner plus de médecineuses à mes sujettes.

– Je n'ai pas encore approuvé, ma reine.

– Que m'importe aujourd'hui, tu le feras demain !

Ragaillardie par cet entretien vigoureux, Clothilde se rendit, toujours en grande tenue, à la Chanoinerie pour parler à Soline. Celle-ci était en

Sainte Mériem

train de s'esboffir avec des mérétrices qui comparaient mutuellement et sans fausse pudeur la fermeté de leurs seins :

- Ma reine, je suis surprise de vous voir.
- Je suis venue spécialement pour toi. Isolons-nous.

Dans l'ancien réfectoire, vide à cette heure de la journée, Clothilde expliqua son besoin de médecineuses, son idée d'aller les chercher chez les nonnes, sa suggestion à l'archevêque Séraphin, les quelques réticences qu'il avait eues sur le coup et le repas du lendemain pour sceller l'accord entre eux trois.

– Maintenant, Soline, si tu ne veux pas, je comprendrais. Mais comme tu m'as dit que tu t'ennuyais et que je connais ta valeur, je me suis dit que tu mérites mieux que faire simple garde. Et ta peine doit être plus lointaine, maintenant.

- Lointaine, mais présente.
- J'en suis désolée.
- Comme la vôtre ma reine.
- Ne parlons pas du passé, mais de l'avenir. Veux-tu être l'envoyée spéciale de la reine pour trouver les vocations au service des malades ?
- Je pourrais aller dans les couvents ?
- Tous ceux que tu voudras. Dans le Cœur-de-Bactrie dans un premier temps.
- Et revenir avec des nonnes ?
- Autant que tu voudras. Toutes celles qui voudront bien et que tu auras retenues. Je donnerai le pécuniaire nécessaire à leurs études de médecineuses.
- Et elles ne seront pas damnées ?
- L'archevêque Séraphin te donnera ses assurances demain.
- Ma reine, il me semble que vous répondez à mes attentes les plus

secrètes.

– Non, Soline, je ne suis pas devineresse, c’est seulement le Ciel qui t’a mise sur ma voie.

Clothilde savait bien qu’elle s’était avancée et que ce qu’elle avait annoncé à Soline voisinait avec le mensonge le plus hardi.

Le lendemain, elle passa une tenue tout aussi hardie. Séraphin avait aussi revêtu tous les attributs de son haut rang et Soline ne s’était atornée que d’une simple robe bleue de voyage parfaitement propre avec son épée à sa gauche – Clothilde l’approuva intérieurement pour l’épée : Soline était une combattante de l’essence la plus pure.

– Séraphin, commença-t-elle poliment, tu ne connais pas Soline, une proche amie et une combattante valeureuse qui connaît bien l’ambiance monastique pour l’avoir fréquentée quelque temps même si ce ne fut qu’un accroc dans sa destinée. Grâce à son passé, elle sera l’envoyée parfaite pour trouver les nonnes qui deviendront médecines, comme nous en avons discuté longuement hier.

– Ma reine, permettez, j’apprécie infiniment vos déjeuners et particulièrement l’art de dame Pélagie qui est réputée dans toute la Bactrie...

– Tu devrais le lui dire après ce repas, elle mérite ces compliments, mais elle mérite encore plus de les entendre.

– Certes, reine Clothilde, mais c’était ma façon de dire que nous n’avions pas d’accord.

Soline jeta un regard esboffi à Clothilde ; elle n’était pas surprise : c’était bien dans les façons de sa reine de ne demander son avis à personne ; il était vrai aussi qu’elle avait toujours raison !

– Je sais, Séraphin, nous n’avions pas d’accord absolu, mais nous avons une sorte de compréhension commune. Grâce à cette compréhension, nous allons voir comment Soline doit opérer. Je suis certaine qu’elle y a pensé toute la nuit, elle est plus familière que moi des cou-

tumes conventuelles.

– Oui, ma reine, je ne pouvais pas rester immobile face à votre demande, répondit Soline entrant dans le jeu de Clothilde comme dans une sorte de garbouil à elles deux, c'est une demande si importante. Qui en effet, ne voudrait pas que nos femmes de Bactrie ne soient pas en bonne santé ? Sinon, comment pourraient-elles donner des enfants en bonne santé au royaume ?

La dernière remarque était une pique de son cru qui plut beaucoup à Clothilde : elle était encore plus déplacée dans la bouche de la combattante émérite que dans la sienne !

– Toutes ces raisons sont bonnes, ma reine, je vous l'avoue et elles me rendent très malheureux, essaya Séraphin.

– Tu crois que tu es malheureux, mais en vérité je te le dis, tu te dois d'être heureux. Tu vas donner plein de bonheur à de nombreuses femmes de Bactrie.

– Ma reine, vous avez pillé nos monastères et maintenant vous voulez les dépeupler.

– Oui, j'aimerais bien. Toutes ces personnes qui ne produisent rien de toute la journée, je trouve que c'est désespérant. Entre les nobles qui trouvent l'oisiveté souhaitable et les religieux qui trouvent la prière utile, comment ma Bactrie pourrait-elle bien se porter ?

– L'oisiveté est un bien grand défaut en effet ma reine, il est la porte ouverte sur la lècherie, la vanité et la luxure. Mais la prière est tout autre, elle conduit au salut du genre humain.

– C'est un très beau prêche, l'archevêque, je gagerais pourtant que tous mes sujets et sujettes qui se couchent souvent le ventre vide, préféreraient avoir la santé pour cultiver leur champ et qu'elles ne se soucient pas de leur salut avant de faire taire leur faim. Donc, je vais prendre une religieuse pour chaque dizaine que comptent tes couvents et je vais en

faire des médecineuses. Elles soigneront, elles prieront aussi, si elles le souhaitent, afin que les corps et les âmes soient sauvées dans le même mouvement.

Séraphin s'effondrait peu à peu.

– Je suis convaincue, ajouta Soline, que dans de nombreux couvents je trouverai plutôt deux volontaires pour chaque dizaine.

– C'est bien possible, commenta froidement Clothilde.

Séraphin s'absorba dans le fond de son assiette ; c'était certainement succulent car il mit un temps cérémoniel à savourer les quelques cuillères qui restaient. Clothilde et Soline échangèrent un clin d'œil : c'était un garboui bien délectable !

– Séraphin, reprit alors Clothilde de sa douce voix de persuasion, je vois que nous sommes d'accord, mais que tu n'oses pas te prononcer par une prudence sacerdotale bien propre aux archevêques.

– Oui, ma reine.

– Alors, tu vas nommer, comme notre regretté Milédar en avait pris le pli, une bonne âme pour accompagner l'exquise Soline et lui ouvrir sans violence la porte des couvents. En tant que femme, il n'y a aucun obstacle à ce qu'elle aille partout.

– Oui, je pourrais...

– Soline est une femme pleine de passion et de conviction. Il serait regrettable qu'ayant acquis des certitudes sur les nonnes qu'elle pourrait enrôler dans sa noble mission, elle en soit amenée à sortir son épée. D'autant qu'elle la manie fort bien.

– Ma reine, ajouta Soline honnêtement perfide, vous savez que je n'aime pas les affrontements.

– Je le sais bien, ma chère Soline, ce qui ne t'a pas empêchée de tuer ces trois coucheurs qui maltraitaient une mérétrice pendant la Clothilde.

Sainte Mériem

- Ma reine, ce n'était que pour les défendre.
 - Et tu fis bien.
 - Que voulez-vous, ma reine, ajouta-t-elle, votre service avant toute chose.
 - Alors, Séraphin, qui nommes-tu pour accompagner Soline par tous les chemins creux du Cœur-de-Bactrie ?
 - Est-ce nécessairement une femme ?
 - Non pas. Soline peut facilement se débarrasser d'un homme mal-faisant.
 - Oui, ma reine, avec plaisir.
 - Un de mes vicaires pourrait l'accompagner.
- Clothilde regarda Soline droit dans les yeux :
- Ma chère Soline, quand pourrais-tu te rendre prête ?
 - Demain, si vous le voulez ma reine, après ce repas, si vous l'exigez.
 - Demain, me convient très bien, Soline. Toi aussi Séraphin ?
 - Ma reine, je n'ai pas encore donné mon accord.
 - Je sais, Séraphin, je le sais bien. Ne le donne pas si tu veux, mais tu fais comme si tu l'avais donné. Sinon, tu mécontenterais ta reine et je sais qu'au plus profond de toi tu ne le veux pas.
 - Naturellement, ma reine, je ne souhaite aucunement vous mécontenter.
 - Bien.
 - Je passerai demain matin à l'archevêché, dit Soline, pour m'expliquer avec le vicaire que vous m'aurez désigné, mon archevêque.
 - Je dois y réfléchir, dame Soline. Ma reine, je vais me retirer pour vous trouver le meilleur accompagnateur.

La Dame

– Bien.

Elle laissa passer un instant.

– Je te remercie Séraphin !

Une fois le prélat parti, Clothilde demanda des liqueurs :

– À ma Soline qui sait garbouiller aussi bien avec sa langue qu’avec son épée.

– Ma reine, je ne me suis pas amusée autant depuis des années et des années.

– Le pauvre Séraphin !

– Il aurait pu vous refuser, ma reine !

– Non, car j’ai des menaces en réserve et il le sait.

– Lesquelles, ma reine ?

– Envoyer des combattantes de Tchandie au lieu d’une ancienne et gentille nonne comme toi. Et aussi exiler la Faculté de Théologie, elle m’irrite au plus haut point, encore des inutiles ! et Séraphin sait que j’y pense sérieusement. Même Sa Sainteté est au courant !

– Oui, que valent quelques nonnes contre des théologiens qui font la réputation de son archevêché ?

– Ma chère Soline, j’ai l’impression de t’avoir retrouvée.

– Et moi, ma chère reine, je crois que vous m’avez sauvée de ma tristesse. Je vous remercie infiniment.

– Elle reviendra, crois-moi, mais moins fort et moins souvent.

Le soir, Tchandie dont c’était la moâtîé fit une crise de jalousie à Clothilde :

– Ma rên, dejnë avecque Solînn ?

– Oui, Tchandie, tu sais que j’ai parlé au conseil de trouver des médecineuses chez les nonnes ?

Sainte Mériem

- Vouî.
- C’est Soline qui va s’en occuper.
- Solînn partîr ?
- Oui, alors cesse ta jalousie, sinon je demande à Madelon de venir.
- Non ! mâ rên, pâ Madlon. Tchandie émâbl, Tchandiï douss, Tchandiï pâ jalouz.

Le lendemain, Soline vint voir Clothilde pour lui parler de sa rencontre à l’archevêché avec un certain père Christophle que Séraphin avait désigné pour l’accompagner. Ils partiraient le lendemain et, semblait-il, sans grande envie de la part du prestreau.

Le soir Tchandie regarda Clothilde avec tristesse :

- Clothîdd encôrr voirr Solînn.
- C’est une femme que j’estime beaucoup. Elle a beaucoup souffert pour mon service.
- Tchandiï oçi bocou soufferr.
- Oui, Tchandiï, mais je n’aime pas ta jalousie.
- Tchandiï pâ jalouz.
- Heureusement que c’est le soir de Madelon !
- Tchandiï pâ jalouz, ma rên. Madlon amî.

Le lendemain, Clothilde réunit Madelon et Tchandie :

– Le moment de la tournée dans le Sud est venu. Comme vous l’avez appris lors de la réunion sur les vérificateurs, nous irons seules. Mais, je n’ai besoin que de Madelon. Alors Tchandie tu vas partir en séance d’entraînement.

- Pâ Rubînn, mâ rên.
- Non, pas la forêt de Rubine, tu vas aller en Bibianie et en Mirianie. Tu pourras en revenir au bout de deux mois et me rejoindre là où je

serai.

– Tchandîi pûnî ?

– Non, Tchandie tu n’es pas punie. Encore que je n’ai pas apprécié tes remarques sur Soline, qui est comme une amie mais rien qu’une amie et que je connais depuis bien plus longtemps que toi. Mais ton régiment doit s’entraîner.

– Ôdîl, Edvna é Cernînn entraîné, ma rên.


– Ce n’est pas suffisant. Tu dois être avec tes combattantes, c’est toi leur commandante.

– Ma rên...

– Ne discute pas. Tu sais bien que je n’aime pas être contredite.

Mais cette dernière remarque était dite avec une certaine tendresse.

Sur la route du Sud, Madelon exprima sa joie de se retrouver seule avec sa reine ; elle remercia aussi Clothilde pour l’avoir fait venir à sa réunion avec tous les familiers, elle se sentait alors si proche d’elle !

 Chalia, Clothilde reçut tous les honneurs auxquels elle s’habituaient doucement : festin avec les familiers du duc Augustin, parlance avec l’évêque Abélard, recueillement émouvant à Sainte-Mériem, tournée glorieuse dans la ville. Mais ce qui l’intéressait véritablement, c’était les sentiments du gouverneur ; que celui-ci exprima au cours d’un repas avec seulement la reine, Augustin, Manbarindande et Madelon ; il semblait acquis que sa servante l’accompagnait ainsi que sa garde :

– Ma reine, l’année passée a été difficile pour nos sujets. Vous avez donné des ordres bien utiles pour nous aider mais ils sont difficiles à appliquer avec nos bourgmestres.

– Ogstînn être toujours parti, expliqua Manbarindande.

– Oui, ma reine, j’ai dû rentrer dans le détail des livraisons de vivres

Sainte Mériem

et de bois de chauffage. Comme tout ce qui vient d'Acarme, de Colomine et d'Eutapia passe par Lispa, mes bourgmestres ont voulu tout s'approprier et certains ont même essayé de revendre à leur profit les vivres.

– Vouï, Ogstínn furieux.

– J'ai dû en faire pendre certains, ma reine.

– Tu as bien fait.

– Mais je ne connais pas encore le Lispa assez bien, ma reine, pour leur avoir trouvé des remplaçants convenables.

– Les prochains hésiteront avant de te désobéir.

– J'aimerais que mes bourgmestres sachent le lire et l'écrire et qu'ils tiennent des registres de ce qu'ils font.

– Oui, c'est une grande idée.

– Mais comme ils sont incultes, je dois courir par tout le duché. J'ai quelques familiers de confiance que j'envoie aussi pour contrôler. Mais le résultat est que je crains que Lispa n'ait profité de l'aide des autres régions plus que le reste du Cœur-de-Bactrie.

– Avec les nouvelles récoltes, la situation devrait s'améliorer.

– Nous devons faire face à un autre problème, ma reine, nous n'avons pas assez de bras pour les prochaines récoltes.

– Alors qu'il doit y avoir de nombreux mendiants dans tout mon royaume ! Mais à moins de les menacer de les pendre, je ne vois pas comment les mettre au travail, et encore...

– Dans les campagnes, ce sont encore les bourgmestres qui décident. Dans les grosses bourgades, je peux exercer mon pouvoir et les gens ont un peu peur de moi, mais dans les villages, il y a un patron, le paysan riche, parfois le curé, ou un marchand qui y a sa maison de famille depuis des générations et cet homme, car c'est toujours un homme, fait la

loi. C'est lui qui décide, distribue les faveurs selon son gré. Et des petits villages, j'en ai des centaines en Lispa, je ne peux pas les surveiller tous.

– Non, tu ne peux pas. Mais tu peux commencer par certains. Je suggère ceux qui sont autour de Lispa, sur la route du Sud et ceux autour de Commesse.

– Je ferai ainsi, ma reine. J'ajoute que je suis heureuse de vous voir. Savoir que notre reine va partout dans sa Bactrie est un grand réconfort pour vos sujets.

– Merci, Augustin. Des nouvelles d'Anindamoukoul ?

– Père fâché, ma reine, dit Manbarindande.

– Il trouve humiliant que sa fille soit au service d'un autre roi que lui, expliqua Augustin.

– J'en suis désolée pour toi Manbarindande, mais mes pouvoirs ne peuvent pas t'aider. Je crains que tu ne puisses jamais revoir ton pays.

– Manbarindande savoir, ma reine. Tchandie dire tout dsuite après mon arrivée. L'Anindamoukoul manque aussi à Tchandie mais Tchandie savoir qu'elle retournera jamais. Manbarindande aussi savoir. Mais pas savoir aussi pénible. Manbarindande avoir mon Ogstinn, mais Tchandie seule. Malgré toute la bonté que reine Clothilde témoigner, pays manquer, pourtant Tchandie être qu'une esclave Anindamoukoul.

– Ma reine, vous seriez bienveillante de visiter notre maison des femmes, c'est Manbarindande qui s'en est occupée toute seule et je suis fière de ce qu'elle y a accompli.

– Oui, Augustin, c'est ce que je ferai, et j'aimerai bien aussi aller visiter quelques-uns de ces petits villages qui vivent leur vie à leur façon, surtout en direction du nord ou de l'est.

Et c'est ce qu'elle fit. Puis après un nouveau festin, elle repartit vers le sud. À Primore, puis Colomina, puis Loutine, elle reçut un accueil bruyant et agréable où elle suivit le même programme de festivités, de

Sainte Mériem

tournées, de recueillement et de parlanes. Au cours des parlanes, elle sentit à quel point il était nécessaire qu'elle visitât souvent ses régions, car ces gouverneurs avaient tous leur idée sur tout, de la façon d'appliquer certaines lois – trop dures, ma reine – à ses contrôles – trop durs, ma reine – et ses demandes de redevance – trop dures, ma reine.

Elle arriva enfin à Taquie, où Isilde l'accueillit comme une sauveuse :

– Ma reine, nous avons fait tout ce que nous avons pu pour vous envoyer des vivres. Cette Grande Froidure, c'est un mauvais coup du sort. Savoir tout ce que vous avez souffert alors qu'ici nous n'avons qu'une saison un peu plus fraîche, c'est terrible.

– J'ai vu que la Taquame avait des routes et des auberges dignes de sa richesse. J'en suis heureuse.

– Je dois beaucoup à Lubin qui est un excellent ministre. Je dois beaucoup aussi à vos lois. Et je dois à Suzanne, qui a pris la suite de la duchesse Marielle, de diriger une maison des femmes remarquable.

Après le festin, Clothilde alla voir Isilde et lui demanda pourquoi Céleste n'était pas venue.

– Cette femme fait tout pour se moquer de moi. Je lui donne tout ce qu'elle me demande, mais après elle n'en fait qu'à sa tête. Je l'avais invité et j'avais même prévu de la mettre près de vous pour lui montrer mon affection, mais...

– Tu ne peux pas garder cette femme qui ridiculise une comtesse.

– Je sais, ma reine. Je m'excuse sincèrement, mais comment ?

– Je peux la faire tuer, si tu veux.

– J'y ai souvent pensé, ma reine. Et aussi sur ses proches qui ne se gênent pas pour se montrer insultant envers moi.

– Il faut en finir maintenant. Je sais que c'est l'amour qui dicte nos actes quand il règne sur notre cœur et à ta place j'aurais fait pareil.

– Merci, ma reine.

– Mais son jeu trouble ne peut durer plus longtemps. Fais-lui savoir que sa reine la convoque au château demain après la tournée dans Taqu-
lie et je lui parlerai, je ne lui ferai pas de mal. Si elle ne vient pas, c’est
un crime contre sa reine et je ne suis pas pardonnable.

– Elle doit bien le savoir. Nous le savons tous. C’est pourquoi vous
êtes une si grande reine, ma reine.

Le lendemain eut donc lieu la tournée qui fut magistrale comme tou-
jours ; Clothilde avait acquis en Taquilame sa réputation de garbueilleuse
dès ses premières victoires contre les Bentarrabiens et le peuple de Ta-
quie savait bien qui elle était. Puis dans une petite pièce à part, elle re-
çut Céleste ; ce n’était qu’une pauvre fille qui s’amusait sans se douter
des dangers qu’elle courait :

– Céleste, je suis la reine Clothilde de Bactrie. J’ai nommé Isilde
comtesse de Taquilame, car c’est une femme remarquable en laquelle j’ai
toute confiance. Elle a beaucoup d’affection pour toi. Elle a eu le tort de
t’enlever, sans te maltraiter pour autant, mais elle a eu tort, elle le sait et
le regrette. Mais toi tu as le tort de te moquer d’elle continûment. C’est
une attitude que je ne peux accepter.

Clothilde prit la voix d’une mère aimante parlant à une petite fille :

– Moi, je crois que le mieux est de t’assassiner. Et pour éviter tout
ennui de faire assassiner aussi toute ta famille. Isilde sera triste pendant
un temps puis elle se souviendra de toutes tes méchancetés et elle t’ou-
blierait facilement. Bien sûr, elle ne veut pas le faire par elle-même, elle
tient trop à toi. Mais moi, je le peux...

– Ma reine, je vous en prie...

– Bien sûr, tu n’as pas envie, continua-t-elle toujours adorable. Mais
pense à tous les destorbements que tu as causés à ma comtesse, qui est
aussi la tienne. Tous ces destorbements qui ont fait qu’elle s’est moins

Sainte Mériem

bien occupée de mes sujets. Ce sera beaucoup plus simple quand vous serez tous morts.

– Ma reine, je le confesse, j’ai été mauvaise, j’ai profité des attentions de la comtesse. Elle est très gentille avec moi, mais je n’ai pas envie d’aller avec elle. Je suis prête à renoncer à tout si vous ne me tuez pas.

– Il est bien tard pour ce renoncement. Et que feras-tu ?

– Tout ce que vous voudrez, ma reine. Je quitterai la Taqulame, j’irai en Brabie ou en Cœur-de-Bactrie, là où vous me direz. Et toute ma famille avec moi.

– Je vais en parler avec la comtesse. Pour elle, ce sera douloureux de te savoir loin d’elle. Elle te préférera sans doute morte.

– Et si je promettais d’être sage et gentille ?

– Bien sûr, elle aura envie, mais tiendras-tu ta parole ?

– Je resterai au château tout le temps. Je n’irai pas voir ma famille.

– Je vais parler avec Isilde. Je la trouverais bien bonne de te pardonner. Même si elle te pardonne, si tu recommences tes mauvaïsetés, je te fais assassiner. J’ai les moyens de le faire, vite et discrètement.

– Je vous crois, ma reine, absolument. Pourrez-vous dire à Isilde, à la comtesse Isilde que je serai très gentille. Je le promets à la reine Clothilde.

Au cours du déjeuner qui suivit, Clothilde ne répondit pas aux questions muettes d’Isilde, mais suggéra de faire une grande tournée dans les bourgades de la Taqulame ; qui leur prit plusieurs semaines ; Clothilde put voir qu’Isilde se préoccupait bien de ses sujets et sujettes, qu’elle était appréciée et respectée ; que Lubin avait fait ses contrôles et des ponctions à sa façon ; ce dont les habitants se plaignaient ; qu’Isilde le défendait en expliquant la nécessité des actions de son ministre. Alors sur le chemin du retour, Clothilde la félicita et lui fit le racontement de

la promesse de Céleste ainsi que de la sienne. Isilde la remercia : elle aimait Céleste, elle ne pouvait s'en défaire, s'en défendre, s'en dépêtrer, si Céleste devenait plus vivable, elle aurait une nouvelle vie, pas nécessairement très heureuse mais acceptable, elle ne pouvait pas espérer mieux ; quand une personne aime aussi fort qu'elle, son amour devrait être reconnu et réciproque, ce serait bien, mais ce n'était pas ce que le Ciel lui avait réservé !

Le soir en s'endormant dans les bras de Madelon, Clothilde se reposa la question qui la hantait : Mériem l'avait-elle aimée ?

À Poïaqua, Clothilde trouva Tchandie qui l'attendait et qui se précipita vers elle dès qu'elle la vit :

— Tchandîi lâ, ma rên. Tchandîi contentt.

Émeline, Grieux et Perrine étaient réjouis de voir le dévouement de Tchandie pour sa reine. Une fois cette effusion passée, Émeline sut recevoir sa reine avec toutes les marques de vénération et d'amitié. Clothilde passa un bon moment en parlanges, festins, recueillement obligé et agréable à Sainte-Mériem et tournées. Avec Émeline, elle visita de nombreuses bourgades d'Eutapia. Là, elle vit que sa duchesse était plus aimée qu'elle ; elle était proche des gens et elle n'inspirait pas cette crainte que Clothilde lisait souvent dans les yeux de ses interlocuteurs ; elle en fut un peu froissée mais elle reconnaissait que c'était bien pour son royaume ; à Émeline les attentions, les avancées, à elle, les nouveautés, les contraintes, les impôts, tout ce qui était désagréable et nécessaire pour faire le bonheur de ses sujettes, les pauvres, elles qui ne savaient pas où étaient leur bonheur, leur liberté, leurs forces, alors quelle, Clothilde, leur reine, le savait et elle le savait parce qu'elle l'avait toujours su même quand la princesses ne le devinait pas, la duchesse ne le comprenait pas, la garbouilleuse ne le pressentait pas, la gouverneure ne le détaillait pas ou que la femme ne l'approfondissait pas.

Sainte Mériem

À Acarme, Adriel lui parla de son bonheur de se sentir chez lui, comme il le disait et savait tout ce qu'il devait à sa reine. Euphémia, à nouveau enceinte, était radieuse. Béatrix et Angèle semblaient aussi heureuses que lors de leur cérémonie de mariage. Ils avaient eu du mal à trouver des vivres, mais ils avaient tenu à aider les populations du Cœur-de-Bactrie. Dans les bourgades de l'arrière-pays puis celles de la côte nord, Clothilde fit grande impression, ses efforts pendant la Grande Froidure étaient connus grâce à Adriel, ses venues régulières les charmaient, son soutien à leur comte et à leur comtesse les réconfortait. Il était vrai que le Ponsécarme se portait mieux : les routes étaient rétablies, la justice se répandait tant bien que mal et les médecins avaient eu quelques réussites éclatantes savamment répandues par Adriel. Puis, il fut temps de rentrer, par la route fraîchement refaite entre Acarme et Colomina. Clothilde passa une journée à Primore sur l'insistance du comte Ernoul et de la comtesse Malvina. Elle regagna Pallilnie par Blotte évitant Lipa et des festins, si bien qu'en vue de la capitale, Tchandie put dire, victorieuse :

– Maintnan moâtîé-moâtîé !



e retour au Pallactrie, Clothilde se soumit docilement à sa routine de rentrée : lecture des missives accumulées pendant son absence, inspection du palais, visite de la ville, hommage rendu à sainte Mériem dans sa grande église, parlanche avec ses ministres.

Ma reine,

la Brabie se porte bien.

Juste après la Conférence des gouverneurs à laquelle Gabriel de Roseval a bien voulu me représenter, nous avons eu la Brabianne où cette fois-ci, ce fut au tour d'Anabelle de me représenter dans les visites des états. De mon fauteuil, j'ai pu présider à nos repas qui se sont passés dans cette même ambiance chaleureuse que précédem-

ment. Nous avons pu longuement discuter de vos décisions que Gabriel nous avait missivées et que vous avons admirées.

Naturellement, la Brabie se fera un honneur de les respecter scrupuleusement.

À cette conférence, mon frère Gabriel a été frappé par la grandeur de Pallilnie, l'ampleur de vos ambitions et du faible rôle de ministre que la Brabie lui offre. Je ne peux pas lui en vouloir, moi aussi je me sentais à l'étroit dans Roseval et j'ai voulu voir le grand monde avant que votre bienveillance me confie votre duché de Brabie.

Il va donc suivre de peu ce missiveur pour venir au Pallactrie vous servir comme il vous sera le plus utile.

Avant son départ, nous avons réfléchi pour que les affaires de la Brabie soient toujours bien traitées. Comme la digne Margot se fait vieille et qu'elle mérite une fin de vie paisible au vu des services qu'elle a rendus à notre duché, j'ai nommé le seigneur Vamier de Talamont mon ministre avec des attributions plus élargies pour que les aspects routiniers du duché soient assurés sans que je m'y préoccupe plus que nécessaire. Il me restera naturellement, les destorbements des gouverneurs, bourgmestres et religieux, le maintien des forces de la frontière, la surveillance des travaux et l'explication de vos volontés.

Maintenant que vous avez dompté les réticences de tous en Bactrie, nous ferez-vous la joie de nous visiter dans votre duché de Brabie ? Anabelle se joint à moi pour cette prière, comme tous les gouverneurs et bourgmestres de Brabie, j'en suis certain.

Votre infiniment dévoué,

Théodore, duc de Brabie

Clothilde était toujours surprise à chacun de ses retours de constater

que son royaume avait avancé sans elle : plus de juges, de médecins. À cause de la Grande Froidure, les impôts étaient minces, à part la contribution brabienne – un beau changement depuis son temps ! – ; Maurin en expliqua le détail à Clothilde et conclut que la bonne nouvelle était que son cher Trésor ne serait plus entamé cette année.

Blandine, un sourire au visage, expliqua à Clothilde comment ses juges allaient opérer pour renforcer la puissance des lois dans les régions : elle voulait seulement que sa reine approuve de nouvelles lois qui permettent de mieux juger les erreurs des juges : il devait avoir un moyen terme entre la semonce et la pendaison, et même plusieurs graduations ; Clothilde reconnut que Blandine avait raison et ajouta, sur son conseil, de nouvelles lois aux existantes.

Hermione, transformée elle aussi quoique toujours hideuse, rendit compte à Clothilde sur les nouveaux médecins : elle avait en trouvé plusieurs en fin d'apprentissage dont la reine avait bien voulu rembourser les dettes et qu'elle avait dépêchés en Bibianie et en Mirianie ; s'ils ne se montraient pas sérieux et secourables, leur reine saurait les faire rembourser autrement. Elle avait parlé à Soline au cours d'un de ses retours du Cœur-de-Bactrie, mais elle jugeait préférable que ce soit la reine qui lui parle en premier, dès qu'elle reviendrait des monastères qu'elle visitait. Elle parla aussi d'Alba : elle était devenue une médecinuse de grand talent, peut-être pas dans le diagnostic, ni dans les soins par les décoctions et onguents mais par les opérations chirurgicales dont certaines qu'elle était la seule à réussir grâce à sa science et sa dextérité. Hermione voulait lui donner un poste d'enseignement pour que cette science se répande ; Clothilde approuva grandement.

Cilien était revenu des Guyennes, il expliqua à Clothilde qu'il n'avait rencontré personne dans les terres et seulement quelques misérables villages de pêcheurs sur les plages de la mer Ondique. ; mais ces braves gens ne voulaient pas devenir paysans même dotés de champs féconds :